« manifestait une majesté de Pères conscrits et un orgueil de censeurs » : les théologiens ont agi comme s'ils étaient le Sénat de la Rome républicaine et en même temps des émules de Caton, plus prosaïquement : ils se sont mêlés de problèmes qui relèvent de l'autorité royale, la seule qui ait droit en France au titre de majesté ! Peut-on dire que « le polythéisme... tomba jadis dans l'athéisme »; *polytheiam, quae pro atheia quondam (...) fefellit* (l. 1275), c'est plutôt : « le polythéisme qui avant l'athéisme jadis induisit en erreur », l' « athéisme » étant au XVI[e] siècle toute doctrine religieuse que l'on rejette, comme l'avait montré Lucien Febvre [5]. Ailleurs le texte de Budé est inintelligible tel quel : *in rationalis et in moribus* (l. 66); *dialogi(...) doctae (...)meditantur esse* (l. 395-400). On ne fera pas grief à M[me] de LA GARANDERIE d'avoir fermé les yeux sur ces inadvertances de Budé. On doit lui être reconnaissant de son travail de pionnier, des brillantes qualités littéraires de sa traduction, éloquente sans lourdeur, de son introduction, de ses notes copieuses indispensables. On lui tiendra encore moins rigueur de son admiration pour celui à qui elle a consacré sa thèse; mais on peut ne pas partager cette admiration. « La netteté est le vernis des maîtres » dit Joubert; Budé manque singulièrement de netteté.

Jacques CHOMARAT.

Histoire littéraire.

CATO, *De Agricultura, Fragmenta omnia seruata*, Liste de fréquence, Relevés grammaticaux, par Gérard PURNELLE (Série du Laboratoire d'Analyse statistique des langues anciennes, fasc. 15) : Liège, C. I. P. L., 1988, XXIII et 292 pages.

Mettant à la disposition des chercheurs un *Index uerborum* de l'ensemble des textes conservés de Caton, cette nouvelle publication du C. I. P. L. de Liège est également enrichie (caractéristique commune aux travaux de cette série) par une documentation lexicale et grammaticale : liste de fréquence des lemmes, liste des verbes subordonnés, tableaux grammaticaux... Les éditions de référence sont : pour le *De agricultura*, celle de R. GOUJARD (Les Belles Lettres, Paris, 1975); pour les *Origines*, celle de M. CHASSIGNET (Les Belles Lettres, Paris, 1986); pour les *Discours*, celle de H. MALCOVATI (*Oratorum Romanorum fragmenta...*, Torino, 1976). S'agissant des fragments, G. PURNELLE utilise l'édition d'H. JORDAN (Leipzig, 1860) et indique n'avoir « pris en compte que les fragments textuels, c'est-à-dire ceux qui sont expressément cités par la source ancienne tels qu'ils apparaissaient dans le texte de Caton et sous la forme d'un discours direct » (p. V-VI). Des tables de concordance sont présentées dans l'Introduction pour la numérotation : des fragments des *Discours* — dans les éditions de H. MALCOVATI et de M. Th. SBLENDORIO CUGUSI (Torino, 1982) —; des fragments cités par H. JORDAN, par H. PETER (Stuttgart, 1967) et par P. CUGUSI (Torino, 1970); des sept fragments du *Discours sur les Rhodiens* — dans les éditions de H. MALCOVATI, de M. CHASSIGNET, de M. Th. SBLENDORIO CUGUSI, de H. PETER et de G. CALBOLI (Bologna, 1978). Figurent encore dans l'Introduction : un rappel des méthodes d'analyse informatique du Laboratoire de Liège; une présentation de l'économie générale de l'ouvrage; quelques suggestions sur les possibilités de son exploitation.

Par l'ensemble des informations fournies, par sa qualité typographique, par la

5. *Le problème de l'incroyance au XVI[e] siècle*, I[re] partie, l. I, ch. II, § 6. — Un détail encore l. 313-315 : le laurier et la vigne qui brûlent sont remarquables non par l'éclat de leur flamme, mais par son crépitement, son bruit; voir d'après Diogenianus l'*Adage* 1622 d'Érasme *clamosior lauro ardente*.

clarté de son organisation, l'ouvrage de G. PURNELLE constitue un bon instrument de travail. Les défaillances matérielles sont exceptionnelles (page X, ligne 22, lire : « rejeté *par* l'éditeur »; page 133, renvoi sans suite à une forme *sanguntinus*) et — si elles ne sont pas toujours convaincantes (dans le cas des adjectifs, par exemple, en relation avec des noms propres) —, les conventions adoptées sont énoncées et respectées.

Différentes classifications sont cependant surprenantes : ainsi celle de *ritus*, dont l'une des deux occurrences figure, non pas à la lettre *R*, mais à la lettre *G*, auprès du caractérisant *Gabinus*, et sous la forme d'un nominatif (le texte de référence est : *intincti ritu Gabino*). Également déconcertantes sont la classification de la forme archaïque de démonstratif, *sum*, sous le lemme *is*, ou la distinction établie entre *at* « conjonction » et *at* « adverbe ». Plus généralement, le choix n'est plus guère justifiable d'un ouvrage vieilli comme dictionnaire de référence : le *Lexicon totius latinitatis* de Forcellini.

Le contenu de l'Introduction apparaîtra d'autre part en quelques cas sommaire — s'agissant notamment de l'archaïsme dans le *De agricultura*, à propos duquel G. PURNELLE, écrit, sans plus de précision (p. 1) : « De nombreux archaïsmes font de ce texte un document précieux pour l'histoire de la langue latine. Encore la présence même et la nature de ces archaïsmes ne vont-elles pas sans quelque problème »; s'agissant également des exploitations possibles du fichier analysé (p. III). Et l'on regrettera à la fois qu'une différenciation plus nette entre les œuvres n'ait pas été établie dans les relevés statistiques et que n'aient pas été mieux cernés les correctifs imposés par les textes lacunaires.

Mais ces réserves ne doivent assurément pas masquer la qualité d'ensemble, le sérieux et l'utilité du travail de G. PURNELLE.

L. CALLEBAT.

J. GRANAROLO, *Catulle 1960-1985* (L'art de Catulle), dans *Lustrum*, Bd. 28-29 (1986-1987), p. 65-106.

Quoique l'usage ne soit pas de présenter dans ce bulletin une « revue des revues », nous espérons rendre service aux lecteurs de la *R. É. L.* en leur signalant — ou, peut-être, en leur rappelant — l'étude très minutieuse que J. GRANAROLO a consacrée, dans *Lustrum*, à Catulle, son poète de prédilection. Ce travail est venu compléter, dix ans après, un *Catulle 1948-1973* qu'avait publié la même revue dans sa livraison de 1976 (Bd. 17, p. 27-70). Mais tandis qu'il s'agissait, la première fois, d'analyser livres et articles qui traitent des manuscrits et des éditions de Catulle, de la biographie du poète et de son environnement, de la genèse de son *Liber*, l'auteur s'est penché, dans cette nouvelle contribution, sur tous les ouvrages qui étudient l'art de Catulle. Suivant un ordre raisonné, J. GRANAROLO classe en cinq rubriques les travaux qu'il recense pour nous : 1) Sources et courants littéraires; 2) Les structures; 3) La langue (vocabulaire, sémantique, syntaxe); 4) Stylistique; 5) Métrique. C'est un instrument de travail d'autant plus précieux qui se trouve mis ici à notre disposition, que son auteur, bien conscient des exigences de sa tâche, n'a pas voulu proposer seulement un catalogue de titres : mais il s'est efforcé d'analyser chacun des ouvrages qu'il cite, de manière à dégager les orientations récentes de la critique, à propos de Catulle, en appréciant à leur juste valeur les résultats qu'elle a enregistrés.

Luc DURET.

Giovanni d'ANNA, *Virgilio. Saggi, critici*, Lucarini : Roma, 1989, un vol. in-8° de 228 pages.

Ce sont seize articles, déjà parus, certains amplifiés, la plupart remis à jour, à la lumière d'études plus récentes. L'ensemble ne peut manquer de séduire, tant les hypothèses envisagées sont brillantes et leur démonstration, en général, convaincante. A travers ces monographies, consacrées chacune à l'examen d'un problème particulier, se dessine une conception d'ensemble de l'œuvre et de la pensée de Virgile. Les *Géorgiques* y figurent assez peu; elles sont prises plus souvent comme termes de comparaison, ou comme une étape dans l'évolution du poète que pour elles-mêmes. La part la plus importante est faite à l'*Énéide*, mais sept études concernent les *Bucoliques*. Cela commence avec un commentaire sur les douze premiers vers de la VI^e^ Églogue, où l'on montre bien que la tentative du poète pour composer une épopée ne saurait être rapportée à l'*Énéide*, dont il n'est pas encore, évidemment, question. M. D'ANNA fait observer que Virgile a repris ici le thème callimaquéen de la *recusatio*, mais la transforme en *excusatio*. Ce qui signifie que Virgile, à la différence de Callimaque, ne refuse pas l'épopée, ne la condamne pas, pour lui préférer un genre plus léger, mais qu'il avoue, modestement, à la fois la suprématie de la poésie épique et sa propre incapacité à la pratiquer. Un autre article, intitulé « la genèse de l'*excusatio* » développe cette hypothèse et montre comment l'*excusatio* est la forme romaine donnée par les poètes augustéens au changement d'esthétique provoqué par les *poetae novi*. La comparaison établie entre l'*Églogue* IX, 32-36 et deux vers de Properce, souvent mal interprétés (II, 34, 83-84) montre bien que le Virgile des *Églogues*, qui se dit incapable de rivaliser avec les « cygnes harmonieux » (c'est-à-dire les poètes épiques), ouvre la voie à Properce qui, lui, affirmera que ses poèmes l'emportent sur ceux des « cygnes ».

Un autre aspect des *Bucoliques* est la manière dont Virgile juge la passion amoureuse. En disciple de Siron, il en condamne l'aspect passionnel, et ne le considère que comme la satisfaction non nécessaire d'un plaisir naturel. Et cela permet de suivre le dialogue avec Gallus. Sur le point de savoir où se trouve celui-ci, quand il évoque Lycoris absente, M. D'ANNA conclut, fort sagement, que la dame est au loin, tandis que celui qui l'aime reste dans une Arcadie imaginaire.

Les neuf études consacrées à l'*Énéide* projettent dans l'histoire littéraire les résultats apportés par les récentes et célèbres fouilles de Lavinium. Elles reposent sur l'idée, due aux archéologues qui ont travaillé sur le site, MM. CASTAGNOLI et SOMELLA, que la légende d'Énée a été formée, consciemment, par les historiens grecs, Hellanicos et Damaste, une création que l'on semble pouvoir dater des environs du V^e^ siècle av. J.-C. M. D'ANNA analyse les conséquences que l'on peut tirer de cette hypothèse, en la confrontant aux diverses traditions « historiques » relatives à la fondation de Rome et à la dynastie des rois albains. Il montre, entre autres, que l'existence d'un Latinus règnant à Albe, et pacifique, est à considérer comme une pure invention, extérieure aux récits « canoniques ».

Virgile a connu, évidemment, les travaux de Varron, mais il s'en est séparé sur bien des points. M. D'ANNA le montre bien à propos des amours du héros troyen, qui n'eurent jamais pour objet que la reine Didon et non sa sœur, dont la présence en cette affaire ne s'explique que par des calculs chronologiques relatifs à la fondation de Carthage par rapport à celle de Rome. L'histoire de Didon et d'Énée est rapportée, comme cela semble certain, à une innovation de Naevius qui, nous dit-on, avait opéré une synthèse entre les données « historiques » (qu'il trouvait chez Timée) et une exigence littéraire, issue des *Argonautiques*.

L'avant-dernière étude montre, avec bonheur, que Tibulle n'a jamais connu

de l'*Énéide* que le livre VIII, l'un des premiers composés, et que l'élégiaque n'avait pas besoin de lire l'ensemble du poème pour évoquer la légende d'Énée. Ce qui permet de jalonner le cheminement de celle-ci, et son état au moment où Virgile s'en empare.

Le dernier article, fort court, nous rappelle opportunément que la *pietas* d'Énée ne lui est pas donnée par son naturel, mais qu'elle est une conquête du héros — suggestion précieuse pour qui chercherait à retrouver l'unité de cette âme déjà romaine, tentée par la violence mais la dépassant par un combat intérieur où Énée « sublime » ce qu'il avait en lui de trop charnel — l'héritage homérique surmonté par l'*humanitas* d'une Rome à venir.

Pierre GRIMAL.

Carlos A. DISANDRO, *Vergili regeneratio lyrica*, La Plata, Ediciones Hostería, 1987, 377 pages.

Dédié à la jeunesse américaine, l'ouvrage de C. A. DISANDRO invite celle-ci à « régénérer » son langage et son âme en découvrant le *carmen* virgilien qui a été en son temps une *regeneratio lyrica* pour la langue et l'âme latines. Avec une grande ferveur pour le maître du verbe que fut Virgile, C. A. DISANDRO a voulu, tout en approfondissant une « compréhension esthétique » des œuvres virgiliennes, tenter d'analyser « la résonance virgilienne en Virgile », essayer de saisir comment le poète fait vibrer le mot de toutes les expériences par lesquelles l'histoire de la langue latine en a façonné les significations. La tâche entreprise si difficile dans sa subtilité, a parfois entraîné l'auteur dans l'abstraction, mais la sûreté de sa riche sensibilité rend ce livre très attachant. Les titres latins si bien choisis pour les dix chapitres du livre récapitulent les caractéristiques et les objets du lyrisme virgilien : *Per tot discrimina rerum; Resonare; Tremulo sub lumine; Requiesce sub umbra; Iustissima tellus; Urbs; Numina magna deum; Horrida bella; Somnia tristia portans; Sunt lacrimae rerum.* La mise en évidence de l' « *energia* » conférée aux mots et expressions par le poète est un *letimotiv* des analyses de C. A. DISANDRO. Ce dynamisme de la parole virgilienne avec son en-deçà et son au-delà lui assure une vibration chargée de mystère; la corde de l'instrument est « divinement » tendue : une intuition métaphysique paraît guider et la maîtrise musicale et la connaissance historique des sujets et le discernement de la valeur des mots; peut-être aurait-il fallu insister encore plus sur l'espérance qui détermine cette tension lyrique chez le *uates* obstiné de l'âge d'or nouveau. Les lecteurs maniaques de bibliographies très à jour reprocheront à l'auteur des lacunes bibliographiques; à vrai dire il y en a aussi pour ce qui est des ouvrages déjà anciens : il ne semble pas, par exemple, que C. A. DISANDRO ait utilisé *L'incantation virgilienne* de Marie DESPORT (Bordeaux, 1952). Mais ce livre est avant tout « sensible », écrit par un linguiste amoureux de la langue et de la poésie virgiliennes.

Antoinette NOVARA.

Francis CAIRNS, *Virgil's Augustan Epic* : Cambridge University Press, 1989, 280 pages.

Le livre de F. CAIRNS se présente comme un recueil de neuf études critiques sur l'*Énéide*, dont deux ont déjà été publiées sous une forme abrégée *Geography and nationalism...* (1977, *I. C. M.*, 2, 109-116), *Concord...* (1985, *Klio*, 67, p. 210-215). Aucune introduction à l'ensemble, aucune conclusion générale pour lier la gerbe. Se succèdent ainsi des « chapitres » qui peuvent éventuellement se

regrouper en « dossiers ». Le « dossier » fourni F. CAIRNS sur la royauté coordonne au début du livre trois — ou quatre, si l'on y joint les pages sur *Concord and Discord* — approches du sujet. Il semble que F. CAIRNS n'ait pu prendre connaissance de l'ouvrage de Jean-Luc POMATHIOS, *Le pouvoir politique et sa représentation dans l'Énéide* (coll. Latomus, n° 199, Bruxelles, 1987) avant l'achèvement de son manuscrit. A juste titre F. CAIRNS rappelle que Virgile écrivait une épopée et non un traité politique ou historique (cf. p. 105); mais à suivre ses trois premiers chapitres, on aurait l'impression que l'*Énéide* est une épopée « à thèse » sur la royauté, Énée incarnant le bon roi, Turnus le mauvais roi, Didon une bonne reine à qui l'amour — « une faille dans la maîtrise de soi royale », « a breach of royal self-control », p. 54 — fait perdre ses qualités royales. Toutefois F. CAIRNS avec honnêteté intellectuelle ne manque pas de réagir contre son propre esprit de système, et il remarque par exemple qu'Énée « apparaît sujet à certains des mêmes vices que Turnus » (p. 76), que si Turnus est un mauvais roi, « d'un certain point de vue humain et épique, il n'est pas indigne de sympathie » (p. 84), que « Didon mérite d'être condamnée en tant que reine et de susciter la pitié en tant que femme » (*ibid.*). Dans les deux études « Dido and the elegiac tradition » (n° 6), « Lavinia and the lyric tradition » (n° 7), F. CAIRNS tente d'éclairer le choix virgilien d'inscrire les portraits des deux principales héroïnes de l'*Énéides* dans deux traditions littéraires différentes qui donnent au mode épique leurs colorations propres. On saura gré à F. CAIRNS d'accorder à Lavinia, mère de la race « romaine », une attention que peu de commentateurs modernes lui portent. La considération des sources et stimulations littéraires de Virgile ne pouvait manquer de ramener F. CAIRNS à la comparaison de l'*Énéide* avec les épopées homériques. Si la dernière étude du recueil traite en détail des « jeux chez Homère et Virgile » en portant plus particulièrement sur le *Lusus Troiae*, le chapitre qui précède a une ambition plus vaste. Les propositions que F. CAIRNS y avance pour soutenir une interprétation de toute l'*Énéide* comme une *Odyssée* à épisodes iliadiques sont ingénieuses : emporteront-elles l'adhésion? Pour F. CAIRNS Énée est dépeint comme un Ulysse romain, mis à part ces défauts et vices que le poète attribue au héros grec, et selon lui Virgile aurait lu l'*Odyssée* à travers Apollonios de Rhodes tout en y voyant « une *imitatio cum uariatione* de l'*Iliade* » (cf. p. 195 sq.), d'où ce schéma d'une *Énéide* « nostos » qui se termine en une série d'affrontements où l'on retrouverait le combat d'Ulysse contre les prétendants et à travers lui les réminiscences iliadiques.

Animé du souci de renouveler la lecture de l'*Énéide* F. CAIRNS ne cesse de provoquer à la discussion dans un recueil chargé d'érudition. La longue bibliographie de l'ouvrage et l'*index locorum* confirment le scrupule que l'auteur a eu d'enrichir son information.

Antoinette NOVARA.

G. ZECCHINI, *Il Carmen de bello Actiaco* (Historia Einzelschrift, Bd. 51) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1987, 109 pages.

Rappelons que les fragments de ce poème (*P Herc, 817*), en même temps que les textes grecs d'Épicure et de Philodème, furent exhumés au XVIII[e] siècle de la villa des Papyri, à Herculanum. Ce qui subsiste de l'œuvre (l'équivalent d'une cinquantaine de vers) se rapporte non à l'épisode d'Actium en lui-même, mais à la conquête subséquente de l'Égypte par Octave. Pour cette raison peut-être, on n'a guère cherché à exploiter ce texte mutilé pour étudier la fortune — ou les vicissitudes — du « mythe d'Actium » dans le contexte des luttes politiques au temps

d'Auguste. G. ZECCHINI vient combler cette lacune : le sous-titre qu'il a choisi, *Storiografia e lotta politica in età Augustea*, définit nettement son propos.

D'après les fragments, l'auteur tente une reconstitution de l'œuvre : il la conçoit comme une épopée historique assez détaillée et documentée scrupuleusement, nourrie par une tradition à laquelle se rattachera Dion Cassius (les fragments sont confrontés point par point au récit de Dion). Le poème pouvait s'étendre de la bataille d'Actium jusqu'au suicide d'Antoine et de Cléopâtre. Les tendances qui s'y faisaient jour — respect pour la mémoire d'Antoine, hostilité envers Octave —, G. ZECCHINI les rapporte à l'influence de deux sources conjointes : c'est la partie la plus aventureuse de son étude. La source première, indirecte, serait fournie par les *Mémoires* de Messala, un antonien mal repenti. L'autre source, directe, et modifiant sensiblement la précédente, dans un sens défavorable à Octave, n'est pas identifiée formellement. On nous suggère le nom de Crémutius Cordus, ce qui ne va pas, d'après nous, sans faire difficulté. La virulence de Crémutius Cordus à l'encontre d'Auguste n'est point avérée : Dion (LVII, 24, 2-3) infirmerait plutôt une telle hypothèse. D'autre part, la datation proposée pour le *Carmen* nous forcerait à admettre que Crémutius Cordus avait composé *déjà* dans les dernières années du Ier siècle les *Annales* qui fournirent un prétexte à le condamner... en 25 après J.-C.

Repoussant, en effet, la thèse qui place sans doute trop bas, sous Vespasien, la confection du poème (HERRMANN, CAMBIER), comme celle qui la place peut-être un peu haut, dans les cinq ans postérieurs à Actium (ROSTAGNI, ALFONSI), l'auteur se prononce, quant à lui, pour les années qui précédèrent immédiatement la crise de 2 avant J.-C. Cet essai de datation donne lieu à une analyse affinée de la situation politique à Rome dans la dernière décennie du Ier siècle. Nous voyons sortir de l'ombre le personnage de Jullus Antonius, fils d'Antoine et de Fulvie, comblé de bienfaits par Octavie et le Prince même (il fut consul en 10 avant J.-C.), chef d'une faction demeurée fidèle au souvenir d'Antoine, auteur d'une *Diomédie* que le critique se représente comme « une anti-*Énéide* », conspirateur, condamné, en 2, à mourir avec les autres (ou d'autres) amants de Julie...

Le *Carmen de bello Actiaco* aurait pour auteur un poète proche du cercle de Messala. Rabirius, dont Sénèque (*Ben.*, VI, 3, 1) nous conserve un court fragment, ferait-il l'affaire ? Cette attribution n'est pas nouvelle, elle ne sera jamais certitude. Elle reçoit le renfort non négligeable des analyses et des arguments présentés par G. ZECCHINI, même si ses déductions nous apparaissent, ici ou là, d'une bien grande subtilité.

Luc DURET.

Ch. WITKE, *Horace's Roman Odes.* A Critical Examination (*Mnemosyne*, Suppl. 77) : Leyde, Brill, 1983, 85 pages.

Ne le savait-on pas ? Les *Odes romaines* forment un cycle. Didactiques, au sens le plus haut, elles éclairent, vers 23 avant J.-C., les perspectives qui s'ouvrent pour Rome (l'ambition d'Horace est d'orienter ce changement). Leur cycle s'intègre à la rhétorique et à l'esthétique du temps. Elles concrétisent une politique voulue par Auguste : draper la nouveauté dans la tradition. — L'auteur a beau regarder du côté de la critique moderne, rien d'inattendu !

On sait bien aussi que l'usage s'est répandu de comparer les grandes œuvres des poètes augustéens aux réalisations contemporaines de l'architecture et, plus encore, de l'art du relief historique. Avec les *Odes romaines*, nous dit-on, Horace a engagé le lyrisme sur la voie d'une poésie civique et monumentale. Or, de même

que, sur l'*Ara Pacis*, chaque scène représentée, belle et intelligible en soi, tire pourtant son sens vrai de l'intention exprimée par l'ensemble du monument, de la même façon dans le recueil de 23, chaque ode n'existe pleinement que référée au contexte des trois livres. La conviction de Ch. WITKE est que le poète, par un jeu d'anticipations, de rappels et d'échos, non seulement dans la série des pièces « romaines » mais dans l'ensemble du recueil, guide son lecteur et l'aide à interpréter le sens du texte.

C'est ainsi que nous sommes invités à relier les six *Odes romaines* à plusieurs pièces du recueil : les odes **II**, 19 et 20 constitueraient l'introduction véritable du cycle; les odes **I**, 34 et 35 — **III**, 24 et 25 son encadrement, disposé de manière à ménager, de part et d'autre de la première pièce du cycle, un intervalle de vingt-trois poèmes. Toute cette construction nous semble extrêmement fragile. Ni la métrique (les odes **III**, 24 et 25 font disparate), ni de rares coïncidences verbales, ni la récurrence des thèmes civiques, présents encore dans beaucoup d'autres poèmes, ne suffisent à l'appuyer, et l'on n'aperçoit pas même clairement quel profit l'auteur en tire, sauf à montrer qu'Horace fut soigneux de mettre en relief cette série d'odes; mais nous en étions persuadés sans cela!

Du texte même des *Odes romaines*, Ch. WITKE propose, comme il l'écrit, « une lecture fluide » : plus d'une fois, c'est diffuse et inconsistante qu'il faudrait dire.

Luc DURET.

Poetry and politics in the age of Augustus, éd. par T. WOODMAN et D. WEST : Cambridge University Press, 1984, VIII + 262 pages, 2 index.

Les huit articles regroupés dans ce volume étudient des œuvres de poésie composées entre 40 avant J.-C. et 10 de notre ère. Un thème commun, trop général, ne suffit guère à assurer l'unité du recueil : quelle influence les circonstances politiques exercèrent-elles sur l'inspiration d'Horace, Virgile, Properce, Ovide? En choisissant d'examiner tantôt une œuvre dans son ensemble, tantôt quelques pièces, voire quelques vers isolés, les auteurs dont nous lisons les contributions accentuent malgré eux la disparate d'une publication dont la superbe insularité forme le lien le plus appréciable.

R. G. M. NISBET (*Horace's* Epodes *and History*, p. 1-18) cherche à définir la valeur des *Épodes* pour l'historien. Les pièces 7 (de peu postérieure à la quatrième *Bucolique*) et 16 (dans la première moitié de l'année 38) permettent de restituer, sinon des faits, un climat moral et spirituel, alors que l'*Épode* 9, qui peut faire croire qu'Horace fut présent à Actium, constituerait une source d'informations sur les tactiques et le déroulement de la bataille. — I. M. Le M. DUQUESNAY (*Horace and Maecenas*, p. 19-58), réagissant contre l'idée que le premier livre des *Satires* exprime l'aversion du poète pour toute forme d'engagement politique, s'efforce de faire apparaître la vraie signification de ce recueil dédié à Mécène : dans le contexte d'alors, les préoccupations morales comportaient nécessairement des implications politiques. — T. WOODMAN (*Horace's first Roman Ode*, p. 83-94) relève, dans le poème qu'il étudie, les traits d'un style oraculaire. Il considère l'ode entière, à l'exception des deux dernières strophes, comme la vaticination annoncée par les mots *carmina non prius / audita... / ... canto*, et l'oracle viserait les propriétaires acharnés à bâtir toujours plus grand, à l'encontre des efforts d'Auguste, qui voulait limiter la hauteur des édifices. — Ainsi considérée par le petit bout de la lorgnette, l'ode nous paraît flotter dans ses oripeaux prophétiques!

Dans *The Lover and the Statesman* (p. 59-82), Y. NADEAU fait la synthèse d'idées et de remarques dues notamment à L. HERRMANN, K. BUECHNER, J. PER-

RET, S. COMMAGER, Ch. SEGAL, J.-G. GRIFFIN, pour montrer que, dans le livre IV des *Géorgiques*, l'*épyllion* d'Aristée représente une allégorie d'Octave, d'Antoine, de Cléopâtre et de la bataille d'Actium. — E. L. HARRISON (*The* Aeneid *and Carthage*, p. 95-115) discute une thèse souvent défendue, selon laquelle la politique carthaginoise d'Auguste aurait influencé le contenu de l'*Énéide*. D'après HARRISON, l'absence de toute référence aux guerres puniques, dans les principaux épisodes prophétiques de l'épopée, s'explique par le rôle dévolu à Junon, maintenue jusqu'à la fin dans l'ignorance des destins carthaginois. — T. P. WISEMAN (*Cybele, Virgil and Augustus*, p. 117-128) note que Virgile emploie des termes dépréciatifs pour évoquer les prêtres de Cybèle, quand pourtant cette déesse permet à Énée de mener à bien sa mission. Si, de phrygienne qu'elle était, la Grande Mère devient une divinité tutélaire des Troyens, c'est qu'Auguste, en venant habiter le Palatin, établissait entre elle et la nouvelle Rome une relation privilégiée.

F. CAIRNS (*Propertius and the battle of Actium, 4, 6*, p. 129-168) propose une étude très fouillée de la pièce centrale du quatrième livre des *Élégies*. Il examine la structure, le genre du poème, ses relations avec le lyrisme choral (il s'agirait d'un hymne mythologique, dans la tradition de Callimaque), les circonstances de sa composition et de son exécution : peut-être l'œuvre fut-elle destinée à être chantée au temple d'Apollon Palatin, pour l'anniversaire de sa fondation. L'élégie est étudiée encore par rapport aux prescriptions de la rhétorique, et CAIRNS passe en revue les précédents qu'on peut lui assigner dans la poésie gréco-latine. — Entre deux conceptions extrêmes — ne trouver, dans les *Fastes*, qu'un exercice poétique; les interpréter au contraire comme une apologie d'Auguste, à moins que les éloges ne masquent une aversion secrète pour le principat —, J. C. MCKEOWN (*Fabula proposito nulla tegenda meo*, p. 169-187) tient une position intermédiaire : il tâche de dégager la signification des influences qui ont marqué le recueil d'Ovide : celle de Callimaque et de la poésie hellénistique, celle de Virgile, celle de Properce.

Dans un *Épilogue* de sept pages, les éditeurs s'efforcent de tirer des conclusions d'ensemble : elles ne sauraient grandement nous convaincre, il est trop évident que les articles ici réunis ont été conçus indépendamment les uns des autres. Cela dit, ce recueil ne manque pas de nous livrer des aperçus intéressants.

Luc DURET.

Laura DE MARIA, *La femina in Fedro*. Emarginazione e privilegio. Università degli Studi di Lecce. Dipartimento di Scienze dell'Antichità. Studi e Testi. Serie Latina II. Adriatica editrice SAL : Lecce, 1987.

Laura DE MARIA a rédigé un livre court et clair sur un sujet bien délimité. Son intention est exprimée dès le début : distinguer ce que Phèdre doit à la misogynie propre au genre littéraire de la fable et ce qui reflète la condition réelle de la femme dans la société romaine. La méthode de l'auteur est simple : elle analyse systématiquement chacune des fables où apparaît un personnage ou un animal de sexe féminin (il y en a 17), en les classant en trois grandes catégories : la maternité, la femme au sein de la famille, la « *libido feminarum* ». Au cours de ces études successives sont développés plusieurs thèmes intéressants : rôle du stoïcisme dans la pensée de Phèdre; comparaisons avec son modèle Esope; rapprochements avec les diatribes de Musonius ou avec Sénèque; influence de Térence et des élégiaques sur le fabuliste, etc. Le talent de Phèdre est souvent analysé avec finesse, même si certains de ces développements ne sont pas toujours en rapport étroit avec le sujet précis de l'ouvrage. Aucune vue d'ensemble ne dirige au départ chacune de ces études mais il en ressort des conclusions convaincantes. L'attitude de Phèdre vis-à-

vis des femmes reflète les conceptions romaines. La femme apparaît essentiellement dans le rôle de *genitrix* que la nature lui a attribué; dans cette fonction elle appartient à un monde primitif, où seule compte la lutte pour assurer la mise au monde, la subsistance et la protection des petits; la femme, dans son rôle de mère, est femelle et c'est sous forme animale que Phèdre la met en scène : l'homme s'arroge la sphère de la « culture » et enferme la femme dans celle de la « nature ». On décèle cependant quelques traces de l'évolution des rapports matrimoniaux qui caractérise l'époque impériale; dans certaines fables apparaissent des relations plus personnelles et plus affectueuses entre les époux, sans que soit pour autant modifiée la position sociale de la femme, qui doit rester subordonnée à la tutelle masculine, dans la maison comme dans la cité. Quant à la sexualité féminine, Phèdre, comme les autres Romains, adopte une attitude ambiguë, car, si l'instinct de reproduction est conçu comme positif, parce qu'il tend à préserver la vie, la *libido feminae*, considérée comme un *malum naturae*, n'est tolérable que si elle ne fait courir aucun risque à la société; si elle met en danger le système social, elle est sévèrement condamnée. Au total, on ne peut taxer Phèdre de misogynie : son attitude envers la femme est simplement conforme à celle de tous les autres Romains.

N. BOËLS-JANSSEN.

S. H. BRAUND, *Beyond anger : a study of Juvenal's third book of Satires* (Cambridge classical studies) : Cambridge University Press, 1988, 302 pages.

Facit indignatio uersum, cette déclaration ne vaut réellement que pour les deux permiers livres des *Satires* de Juvénal. A partir du livre III, l'ironie devient, « après l'indignation », l'arme préférée du poète satirique; utilisée sous toutes ses formes, elle ne cesse de se manifester dans les deux derniers livres, avec plus de pondération et de détachement philosophique. Tel est le propos général de cet ouvrage dont le premier chapitre traite de l'*indignatio* dans les *Satires* 1 à 6 et dont les chapitres centraux (2-4) consacrés à l'analyse des *Satires* 7, 8, 9, reproduisent la « *Ph. D. dissertation* » de l'auteur. Il s'agit donc pour l'essentiel, de l'étude du ton satirique; très scrupuleusement menée, elle suit le contenu et la structure de chaque pièce et donne lieu à de nombreux rapprochements littéraires qui situent les thèmes par rapport aux usages de la déclamation et à la tradition satirique. Elle guidera utilement une lecture attentive des pièces concernées, posant souvent, avec acuité, le problème des sources ou plus simplement des influences reçues. Mais l'orientation originale de la thèse est ailleurs : le passage de l'indignation à l'ironie, les formes que prennent l'une et l'autre, l'usage qui en est fait, tout cela est lié à l'évolution de la personne qui, dans chaque *Satire*, prend la parole, autrement dit la *persona* satirique chère à la critique anglo-saxonne et bien reconnue depuis les importants travaux de W. S. ANDERSON et Martin M. WINKLER (cf. *R. É. L.*, LXI, 1983, p. 397-399); l'auteur la nomme, à bon droit, le « *speaker* ». Ce dernier, dans les six premières satires, manifeste une indignation forcenée et incorrigible qui en arrive à le rendre ridicule et à le faire passer, au jugement du commentateur, pour un homme insensé et inconsistant qui déconsidère ainsi les thèses qu'il défend. Au livre III, cet homme simple, aveugle et borné cède la place à un « *speaker* » ironique, détaché, préoccupé de saisir le double aspect des choses; dans la *satire* 7, par exemple, il manie l'ironie comme une épée à double tranchant (c'est le titre du chapitre) et balance constamment entre la sympathie et l'hostilité à l'égard des intellectuels dont il examine la triste situation. Même ambiguïté dans la *Satire* 8 où le « *speaker* », en se laissant aller à de nombreuses déclarations humoristiques, exagérées, voire incongrues, inspire au lecteur quelque doute sur ses

intentions de moraliste : il n'est qu'un pseudo-moraliste. Le jeu est plus subtil encore, mais de même nature, dans la *Satire* 9, la seule à être un vrai dialogue dramatique entre deux caractères marqués chacun d'une contradiction interne. Le premier, Naevolus, se présente comme un Umbricius antipathique, une mauvaise caricature du vieux client; ses réclamations et ses prétentions jurent avec les défauts qu'il affiche; il semble un proche parent du « *speaker indigné* » des premières *Satires*. Sa *rusticitas* l'oppose à l'*urbanitas* du second personnage, la *persona* satirique proprement dite, qui pratique l'ironie socratique; son affectation de politesse et de courtoisie, sa fausse sympathie sont l'expression du mépris qu'il éprouve pour Naevolus et démontrent que l'*urbana dissimulatio* est bien, comme l'écrit Cicéron (*de orat.*, 2, 269) une forme de l'ironie. Les *Satires* du livre III font donc l'exploration des possibilités satiriques de la duplicité et marquent un tournant dans l'œuvre de Juvénal, une transition entre le satirique de l'indignation et le satirique « démocritéen » qui fait son apparition dans la *Satire* 10, au début du livre IV. En raison de sa complexité, voire de son obscurité, la pratique de l'ironie semble donc postuler un public plus intellectuel, plus averti que celui des premières *Satires* et aussi un poète plus subtil. Une rapide étude des livres IV et V (chapitre 5 : *Beyond anger, irony*) confirme cette impression : le « *speaker* » a toutes les apparences d'une *persona* horatienne; il philosophe, atteint la *tranquillitas*, en vient même à condamner l'*indignatio* comme l'une des erreurs humaines les plus courantes; convaincu de sa supériorité, fondée sur l'intelligence et l'expérience, il fait enfin l'éloge de la sensibilité et de l'*humanitas*. Ainsi voit-on que l'évolution du ton satirique, intimement liée à celle de la *persona*, confère à l'ensemble de l'œuvre, de même chaque pièce, une remarquable cohérence que S. H. BRAUND met en valeur en révélant l'existence de nombreuses correspondances calculées dans l'expression et dans la structure d'un poème ou d'un livre à l'autre. Cette intéressante étude réduit donc à néant les vieux reproches de négligence, d'incohérence et même de dégénérescence adressés aux *Satires* de Juvénal; elle donne au contraire l'image d'une œuvre très élaborée. Ce faisant elle met aussi un terme, — involontairement peut-être —, à l'opposition catégorique entre deux méthodes considérées jusqu'ici comme exclusives l'une de l'autre : la critique historique ou biographique et la critique littéraire fondée sur la distinction absolue entre *persona* et poète (à laquelle adhère l'auteur). Car la cohérence reconnue à l'œuvre par l'analyse des diverses apparences de la *persona* démontre à l'évidence qu'il existe une unité de conception ayant sa source dans l'idéologie du maître d'œuvre et il faut rendre grâce à S. H. Braund d'avoir excellement écrit l'histoire intérieure d'un « *conteur satirique* » qui n'est autre que Juvénal en personne. On comprend mieux alors l'originalité de la création juvénalienne. A l'origine, dans le choix des sujets et dans le traitement des thèmes, se situe l'exploitation stylistique de lieux communs répandus dans la littérature romaine auxquels une certaine actualité pourrait donner un regain d'existence. Cela reconnu, les contradictions internes relevées chez les divers « *speakers* » s'expliquent d'elles-mêmes : un jeu véritablement dramatique double la mise en œuvre stylistique et les outrances relevées par S. H. BRAUND ne signifient pas forcément que le poète satirique en vient à condamner des idées qu'il a fait précédemment soutenir non sans logique ni sincérité; il n'est dans les textes aucune indication claire qui permette de conclure à une telle palinodie. Nous y verrions plus volontiers une nouvelle forme d'art, assez proche de ce que nous entendons sous le nom de baroque, l'évolution des tons si finement analysée par l'auteur reflétant le cheminement moral et intellectuel d'un homme qui tire leçon de son expérience.

J. GÉRARD.

Gian Biagio CONTE, *La guerra civile di Lucano, studi e prove di commento* : Urbino, 1988, 120 pages.

G. B. CONTE poursuit ici sa réflexion sur l'épopée, dans la perspective qui est la sienne : celle de l'établissement et de la transformation des modèles littéraires. Pour Lucain, il a choisi le terme d'*antimodèle*, comme subversion et inversion du modèle virgilien et de son caractère fondateur.

L'analyse est menée parallèlement sur les plans du style et de l'idéologie, mais avec la conviction que chez Lucain les deux ne font qu'un, que le style *est* le contenu, précisément par ce que le poète reprend des schémas traditionnels pour les modifier de l'intérieur, les subvertir, dépassant ainsi le jeu classique de l'*imitatio* et de l'*aemulatio*.

La démonstration s'appuie sur quelques passages de l'épopée.

Le « prologue » — dont CONTE revendique l'authenticité — est ainsi rapporté à deux modèles formels : les débuts de l'*Iliade* et de l'*Énéide*, et à un modèle sémantique : le thème de la guerre fratricide tel qu'il apparaît dans les *Phéniciennes* de Sénèque.

Le thème du « jour fatal », exprimé dans des termes très voisins dans l'*Iliade*, l'*Énéide*, et la *Pharsale*, est particulièrement éclairant : chez Virgile le dernier jour de Troie est aussi le premier jour d'Énée, la chute s'accompagnant d'une promesse d'avenir ; chez Lucain le jour de la bataille n'est que celui d'une catastrophe irrémédiable.

Enfin l'« aristie » de Sceva, commentée d'une façon suivie (avec en outre une étude particulière consacrée aux vers VI 192-193), montre tout à la fois le recours aux schémas épiques traditionnels (*topothesis*, apostrophe, etc...) et la transformation de l'idéologie épique : la *Virtus* du héros devient mauvaise dès lors qu'elle est au service de la guerre civile. L'héroïsme de Sceva est un héroïsme de l'*ira*, un héroïsme dévoyé. Bref, son « aristie » est un « *exemplum* négatif ».

Ainsi, bien que le livre se présente sous la forme d'études juxtaposées, l'unité de conception rend la démonstration lumineuse.

Sylvie FRANCHET D'ESPEREY.

Clara-Emmanuelle AUVRAY, *Folie et douleur dans « Hercule Furieux » et « Hercule sur l'OEta »*, Recherches sur l'expression esthétique de l'ascèse stoïcienne chez Sénèque, Studien zur klassichen Philologie : Frankfurt am Main, 1989, 291 pages.

L'étude de Cl. AUVRAY consacrée au cycle sénéquien d'Hercule avait pour dessein d'élargir l'interprétation « littéraire », trop axée sur les sources et le comparatisme gréco-romain, et de dégager le sens « humain » du drame d'Hercule, qui dépasse son aventure héroïque : le crime lié au *furor*, les souffrances de l'âme tiraillée entre l'alibi du destin et la lucidité douloureuse, la participation du corps souffrant à l'aventure d'une âme d'élite, humanisent chez Sénèque la destinée paradigmatique du héros de l' « énergie morale ». On peut sans risque parler d' « anthropologie », mais dans la problématique et dans les perspectives de l'Antiquité. Les défauts de style qu'on peut ici et là relever, terminologiques (« mise en perspective », « saisie », « caractérisation », « potentialité », etc.), ou syntaxiques (« les ondes concentriques d'une logomachie brillante »), ne procèdent pas du modernisme et de ses modes. Le « cas » Hercule, sans complaisance et sans sacrifice aux modes, se trouvera éclairé par la culture antique. La première partie, qui part d'une situation du héros chez Sénèque, révèle à la fois la connaissance de l'œuvre et la parfaite assimilation des concepts du Portique (problématique de la

cité, pour un héros « politique »; tension victorieuse et action; destin et liberté). Hercule s'achemine graduellement de la tératologie épique, dominée par son « corps monstrueux », à l'humanité : dans son mélange de culpabilité et de souffrance, — le problème de tout héros tragique. Mais l'interprétation proposée dans la seconde partie dépassera même la tradition euripidienne du dynamisme passionnel, même la lecture stoïcienne de la passion (notons la richesse des notes du chap. II, p. 44 s.). Cl. AUVRAY, consciente de la romanité du héros, sollicitera, dans la seconde partie, les lumières de la médecine et du droit, dont l'ouvrage révèle une très bonne connaissance.

Un chapitre IV dense et riche en notes (p. 69 s.) confronte la tragédie grecque et la tradition médicale de la *mania* : sans négliger les problèmes de diachronie et de synchronie, l'auteur souligne avec précision la sémiologie de la *mania* et la variété de l'observation clinique, mais méconnaît un peu la spécificité de l'observation sénéquienne (analyse un peu écourtée, p. 83 s.), même si la sémiologie du *furor* paraît moins riche dans ce cycle que dans la *Phaedra*, mais le chapitre V comblera cette apparente lacune, en suivant le héros de la mélancolie au *furor*, et dégagera bien les limites de l'intrusion de la médecine dans une anthropologie qui se veut rationnelle. Il arrive que la démarche soit sinueuse, que certains rapprochements soient rapides (le cas de Serenus dans le *De tranquillitate*), mais la doctrine stoïcienne des passions et l'apport cicéronien sont très bien présentés. La confrontation entre la tradition tragique et les structures de la mentalité juridique, dans le chapitre VI, p. 123 s., situe très bien la trangression héroïque dans l'archaïsme juridique d'Athènes (Dracon), et montre bien, par la doxographie philosophique du crime et du châtiment (de Platon à Aristote), la double évolution vers le fatalisme épistémologique et vers la responsabilité individuelle. On note bien que dans le cas d'Hercule la problématique grecque est dépassée, chez Déjanire, qui refuse pour le héros l'*exception* de la folie (HO, 842 sq.), chez Hercule, qui refuse à la fois l'excuse juridique et l'échappatoire métaphysique. Tout cela est fort bien vu, et d'autant mieux vu que les implications juridiques du vocabulaire et des images sont analysées de près. Ainsi s'opérera, d'une tragédie à l'autre, et en dépassant les chicanes de la conscience romaine, la promotion d'un héroïsme tragiquement vécu, dans la douloureuse solidarité du corps et de l'âme, en sagesse stoïcienne, d'*Hercule furieux* à *Hercule sur l'Œta*. Cette troisième partie, chapitres VII et VIII, p. 169 sq., montre bien comment le héros devient mythe philosophique : en parcourant les méandres de l'effort et de la « patience » romains (*labor* civique; doxographie philosophique et sociologie de la douleur). Un proverbe dit qu'on ne prête qu'aux riches, et Cl. AUVRAY prête peut-être un peu trop à Sénèque, notamment en identifiant systématiquement l'éthique et l'esthétique de la souffrance à la construction d'un ordre de valeurs philosophiques explicite. Mais on a rarement affirmé avec plus de pertinence et d'énergie probatoire la présence d'une phénoménologie de l'esprit au sein d'un univers construit par le langage.

Jean-Marie ANDRÉ.

Aldo SETAIOLI, *Seneca e i Greci, citazioni e traduzioni nelle opere filosofiche* : Bologne, Pàtron edit., 1988, 545 pages.

Dans ce gros volume, très documenté, où les notes prennent presque plus d'importance que le texte, se trouvent répertoriées et analysées les citations d'auteurs grecs par Sénèque le philosophe — celles seulement où il nomme expressément l'auteur auquel il se réfère. L'examen de ces citations conduit à traiter essentiellement des sources de Sénèque et plus précisément à se demander si le

philosophe puise directement dans ces sources ou à travers quelque intermédiaire. La réponse est difficile et les critiques tombent rarement d'accord. Il faut souvent prendre son parti de l'absence des textes originaux, donc de preuves irréfutables et c'est ce que fait prudemment A. SETAIOLI. Son grand mérite est d'avoir, pour chaque cas et grâce à d'abondantes références, dressé une sorte d'état de la question.

Tout en écartant avec raison la thèse de M. GIUSTA (selon lequel l'œuvre philosophique de Sénèque aurait pour source à peu près unique un énorme ouvrage doxographique dont l'existence elle-même est conjecturale), A. SETAIOLI conclut presque toujours à l'utilisation indirecte par Sénèque des auteurs qu'il cite. C'est le cas pour Démocrite, Platon, Aristote, Théophraste, Bion et même Épicure. Le chapitre le plus important concerne naturellement les stoïciens. Ici encore A. SETAIOLI croit à des citations de seconde main sauf pour le début du *De beneficiis* (mythe des Charites) emprunté à Chrysippe ; sauf, surtout, pour les passages où apparaît le nom de Posidonius. A. SETAIOLI est convaincu que Sénèque dispose des écrits de ce philosophe — ce qui conforte mon propre sentiment.

A. SETAIOLI a publié en outre un compte rendu de travaux parus après l'achèvement de son livre : *Annotazioni bibliografiche complementari su « Seneca e i Greci »*, Bolletino di studi latini, anno XVIII, fasc. I-II, 1988, p. 64-71. Le plus long article se trouve concerner mon ouvrage : *Le De ira de Sénèque et la philosophie stoïcienne des passions*, Paris, Klincksieck, 1984. Sans vouloir longuement polémiquer ici à propos de quelques erreurs ou contradictions que A. SETAIOLI a cru, assez à la légère, déceler dans mon argumentation [1] je reviendrai seulement, en réponse aux remarques d'A. SETAIOLI comme à celles de J. PIGEAUD (*A propos de la thèse de J. Fillion-Lahille, R. É. L.*, 62, 1984, 35-39) sur un point de doctrine important. Il est indéniable (et je le dis moi-même p. 135, 149, 153, etc.) que Posidonius a reconnu, en l'âme, une faculté irrationnelle négligée par Chrysippe, le *pathetikon*. Cela n'empêche (et je le démontre p. 154 et suiv.) qu'il a suivi Chrysippe dans sa philosophie moniste et rationaliste de la passion, n'attribuant au *pathetikon* que des réactions instinctives qui n'ont rien de passionnel et sont seulement susceptibles de dégénérer en passion proprement dite après intervention de la raison.

J. FILLION-LAHILLE.

Michael von ALBRECHT, *Masters of Roman Prose from Cato to Apuleius. Interpretative studies*, translated by Neil ADKIN (ARCA, Classical and medieval texts, papers and monographs) : Leeds, F. Cairns, 1989, XI-192 pages.

L'édition originale allemande de cet ouvrage ayant paru en 1971 (et non en 1979 comme indiqué par erreur sur la page de garde du volume) sous le titre *Meister römischer Prosa von Cato bis Apuleius. Interpretationen*, Heidelberg, Lothar Stiehm Verlag, je ne puis que renvoyer, en m'y associant pleinement, au copieux et

1. Par exemple : — J'ai écrit p. 256 que, pour des raisons de chronologie, Sénèque n'avait pu profiter directement de l'enseignement de Sextius et je n'ai jamais soutenu le contraire, même pas à la p. 289 à laquelle renvoie A. SETAIOLI. — A propos d'Aristote il n'y a pas de contradiction entre mes assertions à savoir : 1) Sénèque, dans sa polémique, vise sans doute Aristote lui-même (et non, selon la thèse généralement admise, quelque péripatétitien postérieur) — et plus précisément un traité d'Aristote sur la colère, aujourd'hui perdu. 2) Sénèque emprunte les références à ce traité à des stoïciens ayant déjà avant lui polémiqué contre Aristote et dont il s'inspire (probablement Chrysippe et Antipater). — Je n'ai pas fait de Bion le Borysthénite un disciple de Chrysippe. Après avoir, pour le début du *De ira*, effectivement pensé à quelque disciple de Chrysippe (p. 97) j'ai comparé ce préambule à celui du traité sur la colère de l'épicurien Philodème et écrit (p. 118) que l'on pouvait « *peut-être, en définitive* » penser à une inspiration cynique commune à Philodème et à Sénèque, remontant au traité de Bion.

chaleureux compte rendu qu'en a fait dans cette revue (55, 1977, p. 512-515) Jacques FONTAINE, qui dit mieux que je ne saurais le faire toutes les éminentes qualités de ce livre, la solidité de la méthode, la richesse de l'information, la rigueur des analyses, l'efficacité pédagogique, son originalité et son élégance aussi, à l'écart de tout jargon moderniste et de toute prétentieuse technicité. La structure et le texte du volume restent inchangés, à l'exception, bien entendu, d'un « aggiornamento » bibliographique dans les notes. Je rappelle simplement que, voulant illustrer le plus largement possible les diverses possibilités de la prose artistique romaine, l'auteur nous offre en dix chapitres une sélection de textes allant de Caton l'Ancien à Apulée et comprenant quelques auteurs, sinon inconnus, du moins peu courants dans ce genre d'ouvrage, tels que C. Gracchus et Claudius Quadrigarius. La place de Cicéron est très réduite, mais l'auteur s'en explique et s'en justifie en renvoyant à son étude « M. Tullius Cicero. Sprache und Stil » in *R. E.*, Suppl. XIII, col. 1237-1347. Le but de M. von ALBRECHT a été de fournir une sorte de complément pratique aux exposés théoriques de E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa*, Leipzig, Teubner, 1898 et de A. D. LEEMANN, *Orationis ratio*, Amsterdam, 1969. La réussite a été complète, la réalisation de cette traduction en est la preuve. Nous nous en réjouissons et nous espérons que le même sort sera réservé à l'ouvrage qui est en quelque sorte le Pollux de ce Castor, son indispensable complément : *Römische Poesie : Texte und Interpretationen*, Heidelberg, Lothar Stiehm Verlag, 1977, 371 pages.

J. HELLEGOUARC'H.

CORNELIVS NEPOS, *A selection including the Lives of Cato and Atticus*, translated, with introductions and commentary, by Nicholas HORSFALL (Clarendon Ancient History Series) : Oxford, Clarendon Pr., 1989, XXI-132 pages.

Cet ouvrage est le premier, sauf erreur de ma part, d'une série qui se propose de fournir des traductions, avec introduction et commentaire, de textes historiques grecs et latins aux étudiants d'histoire ancienne ne pratiquant pas ces deux langues. Consacré à Cornelius Nepos, il comprend les deux principales *Vies* du biographe, celles de Caton et d'Atticus. S'y ajoutent le prologue aux *Vies* des généraux étrangers, des fragments d'écrivains divers, Catulle, Cicéron, Aulu-Gelle, Suétone, etc., relatifs à Nepos et à son œuvre, à Caton, à Atticus, enfin un fragment de la célèbre lettre de Cornelia, mère des Gracques; pour les textes de Nepos, N. HORSFALL s'est servi de l'édition de P. K. MARSHALL, *C. Nepotis Vitae cum fragmentis*, Leipzig, Teubner, 1977.

Le but est évidemment de nous donner à travers ces textes une image aussi complète que possible d'un milieu littéraire, culturel et social. Une introduction générale de sept pages situe l'auteur et son œuvre; chaque texte ou ensemble de textes comporte ensuite sa propre mise en place. Les commentaires sont abondants (80 pages) et judicieux; ils apportent au lecteur tous les éclaircissements nécessaires d'ordre historique, mais aussi linguistique et littéraire; ils s'appuient sur une bibliographie très fournie, même si l'auteur déclare avoir volontairement restreint le nombre des titres qui ne sont pas en anglais; l'ouvrage est complété par un index très complet et qui comprend même une liste de mots latins. L'absence du texte original impose cependant à ces commentaires une limite évidente et crée une gêne importante pour le lecteur qui connaît la langue, mais l'auteur me rétorquera que ce n'est pas à lui qu'il s'adresse. C'est dommage, car c'est incontestablement le meilleur commentaire, avec celui de M. RUCH, *Vies d'Hannibal, de Caton et d'Atticus* (Érasme, 21), Paris, 1968, dont nous disposions pour les textes inclus

dans l'ouvrage, et c'est finalement le plus beau compliment que je puisse adresser à son auteur ; mais on ne peut en même temps s'empêcher de regretter que l'on en arrive aujourd'hui à faire de l'histoire ancienne sans connaître les langues concernées et donc sans lire les originaux dans le texte. Ajoutons que, comme souvent dans l'édition britannique, la présentation est de toute première qualité.

J. HELLEGOUARC'H.

J. den BOEFT, D. den HENGST, H. C. TEITLER, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XX* : Groningen, Egbert Forster, 1987, 338 pages, 8 index, 4 cartes.

Quiconque connaît le substantiel commentaire du livre 20 procuré par J. SZIDAT (*Historischer Kommentar zu Ammianus Marcellinus Buch XX-XXI. Teil I : Die Erhebung Iulians*, Historia Einzelschriften Heft 31, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1977, 200 p.) n'ouvrira pas ce nouveau commentaire sans appréhension : est-il possible de donner, à dix ans d'intervalle, un commentaire **nouveau** du même livre, qui se distingue du précédent sans en prendre systématiquement le contrepied ? Le développement, dans un ordre considéré comme inaltérable, du commentaire philologique et historique entrepris par P. de JONGE en 1935, mené par lui jusqu'au livre 19 (dernier volume publié en 1982) et poursuivi aujourd'hui par ses disciples, est à l'origine d'une telle coïncidence, à première vue fâcheuse. Fort heureusement, plus on avance dans ce second commentaire, plus on se persuade que, loin de le répéter ou de le contredire par principe, il complète heureusement le premier : J. SZIDAT a donné un commentaire historique qui ne s'interdit pas des incursions dans le domaine philologique ; J. den BOEFT, D. den HENGST, H. C. TEITLER, fidèles à la méthode de P. de JONGE, auquel leur ouvrage est dédié, se concentrent sur les problèmes philologiques et littéraires, sans s'interdire des incursions dans le domaine historique. Le premier commentaire leur sert presque toujours de point d'appui pour aller plus loin dans la compréhension du texte et pour en affiner l'interprétation.

Nous devons nous contenter ici de souligner les points les plus forts d'un commentaire à la fois analytique et synthétique (introduction générale et introduction de chaque chapitre), nourri par une connaissance remarquable du texte, de la méthode et de la personnalité d'Ammien et solidement étayé par une connaissance exhaustive de la bibliographie, ancienne et récente (voir la liste des p. 294-308). L'analyse de chaque phrase, de chaque expression, de chaque mot intéressant ou posant problème est menée au moyen d'une comparaison systématique et souvent exhaustive avec les autres occurrences ou les occurrences voisines chez Ammien lui-même (l'*Index verborum* de M. CHIABÒ, publié en 1983, a rendu de grands services) et avec les occurrences relevées chez d'autres auteurs, contemporains ou antérieurs, quelquefois aussi plus récents : l'utilisation du *Thesaurus* permet de situer Ammien dans une latinité élargie, où il représente souvent un point d'aboutissement, mais quelquefois aussi un point de départ. Ainsi se dessinent progressivement, par l'accumulation et la convergence de remarques concrètes, une grammaire et une stylistique d'Ammien qui ne résultent pas de vues « *aprioristiques* ». Il devient possible de distinguer ce qui relève d'un latin tardif commun aux auteurs de l'époque, ce qu'Ammien doit à des modèles classiques qu'il a choisis personnellement, — il n'est pas indifférent de constater que les rapprochements les plus nombreux, les plus précis s'établissent avec les historiographes, Tacite, mais aussi et surtout Tite-Live, avec Cicéron, le garant de sa morale, avec Virgile, l'inspirateur non seulement de ses poétismes, mais de son langage symbolique —, et, naturellement, les traits qui lui sont personnels. Parmi ces traits propres, les disjonc-

tions et les hyperbates, la place finale de l'adverbe, les « interventions » du parfait et du plus-que-parfait apparaissent désormais solidaires, étant subordonnées à une seule et même préoccupation : celle du rythme et de la régularité du *cursus*.

Le commentaire apporte aussi une contribution critique et textuelle qui est loin d'être négligeable. Les auteurs se fondent sur les éditions de CLARK et de SEYFARTH. Ils se montrent très sensibles aux difficultés diverses (sens, grammaire, style) qui pèsent sur l'établissement du texte. Leurs suggestions vont régulièrement dans le sens conservateur : ils tendent à respecter, plus encore que ne le font CLARK et SEYFARTH, le texte de *V* (*Fuldensis*, IXe s.), en s'appuyant sur les progrès réalisés dans la connaissance du latin tardif, grâce notamment aux travaux d'E. LÖFSTEDT et de A. SZANTYR. On sait pourtant qu'une attitude trop accueillante aux traits, réels ou prétendus, du latin tardif risque d'introduire dans le texte d'un auteur tardif certes, mais encore « de bonne époque » et qui s'est voulu classique, des vulgarismes et des traits linguistiques aberrants qui relèvent plutôt de l'époque postérieure et des erreurs des copistes successifs. Les auteurs évitent de tels excès. Ainsi, p. 206, ils ne jugent pas possible de conserver, comme le fait SEYFARTH à la suite de PIGHI, le texte de *V* en 20, 8, 14 *eos latus imperatoris adscisci*. En un seul cas, p. 198, ils paraissent tentés d'accepter qu'en 20, 8, 10, dans l'expression *uim lenire speratus armatam*, le participe passé *speratus* puisse avoir le sens actif que lui suppose hardiment E. LÖFSTEDT, alors que *sperans* donné par Gelenius ne nous paraît pas être en l'occurrence une normalisation arbitraire.

Au-delà de multiples apports ponctuels, certaines démonstrations d'ensemble sont d'autant plus convaincantes qu'elles reposent sur une accumulation de concordances et de parallèles textuels convergents : l'utilisation *ad verbum* du *Songe de Scipion* (Cic., *Rep.*, 1, 22-23 et 6, 9-17) dans le chapitre 3 sur les éclipses (p. 22-51) et d'un doxographe grec, Aëtius probablement, dans le chapitre 11, 26-30, sur l'arc-en-ciel (p. 280-292). L'érudition des auteurs est sans défaut : pour confirmer le prix attaché aux chevaux d'Espagne, on peut ajouter au texte de Symmaque, cité p. 201, le témoignage de l'*Expositio totius mundi*, chapitre LIX. Pourquoi avoir utilisé, p. 200, le terme pour le moins équivoque de *nephew* pour désigner le lien de parenté entre Constance et Julien qui étaient cousins ? La présence de huit *index* détaillés facilite l'usage de ce commentaire présenté de façon très soignée (les corrections à signaler sont extrêmement rares : p. 98, ligne 21, lire *abstractum* ; p. 129, ligne 12, lire *dispositio* ; p. 201, l. 24, lire *praecepta* ; lire aussi, *passim*, *pronunciamiento*), qui rendra de multiples services aux historiens, aux philologues et à tous ceux qui sont soucieux de pénétrer les intentions complexes du grand historiographe du IVe siècle.

Guy SABBAH.

W. TAEGERT, *Claudius Claudianus, Panegyricus dictus Olybrio et Probino consulibus*, Zetemata, 85 : Munich, 1988, 280 pages.

Le 1er janvier 395, quelques jours avant la mort de Théodose, Olybrius et Probinus revêtirent le consulat fêté par ces 279 vers immédiatement célèbres. Leur père, Probus qui, appartenant au clan des Anicii repérable depuis 198, dirigea, après de nombreuses et longues préfectures, la minorité chrétienne du Sénat, était mort quelques années auparavant — entre 390 et 393. Les nouveaux magistrats étaient très jeunes, l'aîné n'ayant guère plus de 14 ans. Comment dès lors expliquer une distinction aussi honorifique, puisque le dernier précédent avait en 359 concerné les deux frères de l'impératrice Eusébie. De surcroît, même si l'on interroge les lettres que Symmaque leur avait adressées (*Ep.*, 5, 67-71) et qui transmettent l'image assez sympathique d'adolescents sportifs, il est bien évident que

pas plus Olybrius que Probinus n'avait personnellement mérité d'occuper une même année dans les fastes. La raison, en fait, est politique : en 394 s'était achevée sur la Rivière Froide l'ultime guerre civile alimentée par l'opposition du paganisme aux chrétiens. Il fallait donc, à la fois, marquer la victoire de la religion nouvelle et implicitement panser les plaies en affichant un idéal de fraternité. Un instant, deux pâles héritiers furent promus à une gémellité épique, comme si la consanguinité à l'intérieur d'une famille pouvait symboliser celle qui unissait les citoyens, de quelque bord qu'ils aient été.

Avec clarté, W. TAEGERT montre comment ce programme allusif trouva son expression formelle par le mélange habile de la rhétorique technicienne et de l'*ornatus* mythologique. D'un côté, Claudien obéit aux règles du « discours royal » énoncé sous le nom de Ménandre, de l'autre, il imagine une mise en scène où le voyage de la Déesse auprès de Théodose, articulé sur un dialogue, l'éloge de Proba, les comparaisons héroïques, l'épiphanie du Tibre, sans compter les multiples ennoblissements des figures, finissent par faire oublier que le poète n'avait rien à dire sur ses protagonistes.

Cette vacuité qui ne le cède qu'aux mensonges de la flatterie ou de l'illusion rend la moisson bien décevante pour l'historien. En revanche, les philologues apprécieront la minutie avec laquelle les *iuncturae* antérieures ont été dépistées : Virgile, Ovide, Stace ont par leurs cadences résonné aux oreilles de Claudien. Ils seront également sensibles aux discussions serrées que requièrent plusieurs passages délicats à interpréter (*v. q.*, v. 45-49, 98, 111, 122, 127, 181, 221-222, 252), car la langue du poète est parfois hardie, novatrice, obscure. Faut-il pour autant ratifier tous les résultats d'une édition solide, sinon pourvue d'un apparat positif, du moins enrichie de nouveaux documents codicologiques ? Pour ma part, je ne le crois pas, en tout cas pour les interpolations supposées et les passages ainsi suspectés ne me paraissent pas mériter l'infamie d'une telle mise entre crochets.

Par scrupule, nous avons lu ce volume page après page, avec, il est vrai, un peu de lassitude. Ce n'est pas cependant la manière dont il sera utilisé, le lecteur se préoccupant d'être éclairé sur une difficulté ponctuelle. Comme les index ou les concordances, le commentaire doit ne se vouloir qu'un instrument de travail et mettre au service de la synthèse l'humilité de ses analyses. Ici le contrat a été respecté et cette probité mérite la reconnaissance.

J.-P. CALLU.

Dizionario degli scrittori greci e latini, diretto da Francesco DELLA CORTE : 3 vol., Settimo Milanese, Marzorati Editore, 1987, 2.433 pages.

Des 132 notices de ces trois gros volumes, 62 sont consacrées aux « grands auteurs », et 70 regroupent les auteurs considérés comme mineurs, par genres (« Comici Latini minori », « Declamatori »...), par mouvements littéraires (« Asiani (oratori) », « Neoterici (poeti) »...) ou par écoles philosophiques (« Accademici »...). On peut regretter qu'Ammien Marcellin n'ait pas eu sa notice propre au même titre que les *Scriptores Historiae Augustae*, ou Claudien au même titre que Prudence, mais toute entreprise de ce genre implique des choix sujets à controverse. L'index permet une consultation commode de l'ouvrage (peut-être l'usage de l'italique aurait-il permis de distinguer les pages traitant d'un auteur de celles où il n'est que mentionné en passant), et il n'y manque pas un nom de ceux que l'on peut chercher et qui ont illustré la littérature grecque et latine jusqu'au VI^e^ siècle (il y a même une notice « Bizantini (scrittori) », mais sans son équivalent pour le Moyen Âge occidental). Ces notices ont été confiées à des spécialistes italiens qui comptent souvent parmi les meilleurs connaisseurs actuels des auteurs

ou des sujets traités, et sont pourvues de riches bibliographies, bien organisées, et auxquelles on est reconnaissant d'accueillir généreusement ouvrages et articles écrits dans les quatre grandes langues scientifiques. L'ensemble est d'une incontestable qualité. Conçu à l'usage des « docenti, discenti, persone colte », cet ouvrage devrait, en France aussi, intéresser ce triple public.

Jean-Louis FERRARY.

Catherine J. CASTNER, *Prosopography of Roman Epicureans from the Second Century B. C. to the Second Century A. D.* (Studien zur klassischen Philologie, 34) : Francfort, Peter Lang, 1988, 116 pages.

Chacune des vingt-sept notices de cette prosopographie des Épicuriens romains cite et traduit les textes invoqués comme *testimonia*, puis en donne une analyse critique précédée d'une bibliographie assez complète (on regrettera cependant que soit ignoré le rapport de P. GRIMAL sur l'épicurisme romain, paru dans les actes du VIII[e] Congrès de l'Association Guillaume Budé). Huit autres notices sont consacrées à des *Epicurei incerti* (dont César et Mécène), et huit à des *Epicurei dubii* (dont Horace et Pétrone). L'auteur réagit avec raison contre certaine tendance à multiplier le nombre des Épicuriens romains, et ne retient comme tels que ceux qui firent profession d'épicurisme, ou qui furent considérés comme des Épicuriens par des contemporains ou des sources anciennes dignes de foi. Plus discutable est la répartition entre *incerti* et *dubii*, et l'inclusion d'Horace parmi ces derniers ne recevra certainement pas tous les suffrages. On est surpris de lire que, « after the arrival of Posidonius in 51 B. C., the influence of Stoicism increased » (p. XIV), comme si Panétius n'avait pas existé, et que Posidonius ne fût pas venu à Rome beaucoup plus tôt déjà (à supposer qu'il y revint vraiment en 51). Une phrase comme : « by Cicero's time the Epicurean ethical doctrines have been debased to the point where a Calpurnius Piso could use the doctrine of pleasure as the ultimate good as an excuse for debauchery » (p. XVII) est réellement inquiétante, même si la notice sur Pison contribue à nous rassurer : reprendre à son compte les invectives de l'*In Pisonem* ne serait pas le plus sûr moyen de comprendre l'épicurisme romain. On peut faire d'autres réserves, s'étonner par exemple qu'aucune ligne de Philodème ne figure parmi les *testimonia* de la notice sur Pison, ni parmi ceux de la notice sur Saufeius les inscriptions publiées par A. E. RAUBITSCHEK, que l'auteur connaît pourtant; ou qu'une prosopographie ne pose pas la question de savoir si Albucius appartenait à une famille sénatoriale ou équestre (le choix de l'activité politique n'a pas le même sens dans les deux cas). L'ouvrage pourtant sera utile, même s'il déçoit parfois.

Jean-Louis FERRARY.

W. PORTMANN, *Geschichte in der Spätantiken Panegyrik*, Europaïsche Hochschulschriften, 3 : Francfort sur le Main, 1988, 347 pages.

Une soixantaine de textes, un peu plus nombreux en latin qu'en grec et se regroupant pour les trois-quarts sur le IV[e] siècle permettent une étude comparative où, sur un fond commun voulu par le cérémonial et les lois du genre littéraire, peut se dégager la spécificité de chaque discours. L'angle d'attaque est cependant délimité. L'histoire dans les Panégyriques latins signifie le traitement des *exempla* historiques. D'où d'abord d'utiles dénombrements, par périodes et pays, des personnages et des faits de référence. Ces tables diront, par exemple, qui et dans quel contexte cite la *Cyropédie*, où et selon quel rang les empereurs romains animent un

« Miroir des Princes ». Corrélativement, des lueurs sont jetées sur l'idéologie, car il importe de discerner les variations d'occurrence : l'orateur évite-t-il l'évocation du passé, ou bien celle-ci est-elle prédominante ? ; l'Occidental s'intéresse-t-il aux événements de l'Est, la question restant posée dans le cas inverse ? ; pour s'en tenir aux temps proprement romains, il sera aussi éclairant de se demander si les grands ancêtres se datent de la République ou bien des dynasties impériales, car, outre le poids de la formation scolaire, ce pourrait être des indices politiques : censure du dominat, nostalgie de la *ciuitas libera* ou du moins d'une dyarchie pro-sénatoriale, silence sur les novations de l'Empire chrétien.

Pris un à un, les panégyriques sont ainsi filtrés avec beaucoup de prudence. De fait, une comparaison, une allusion n'engagent la parole qu'un instant. Il serait vain d'exiger la cohérence d'une pensée, là où la flatterie majore les habiletés qui sont le lot de la rhétorique. En outre, l'exclusion des données mythologiques fausse sans doute la perspective. Malgré tout, des tendances s'esquissent. Les Latins sont plus égocentriques que les Grecs, mais, dans les deux langues, la République romaine a perdu l'ascendant qu'elle exerçait si fort sur la prose plinienne. Le consulat est dévitalisé et la perversion du système électoral et des factions sert plutôt de repoussoir à l'exaltation du pouvoir monarchique. A la différence d'autres œuvres, moins baignées de l'atmosphère aulique, s'y installe un nouveau catalogue de précédents où, à côté d'Auguste, de Titus et de Trajan, s'imposent parmi les Antonins, Pius et Marc Aurèle ; viennent ensuite, après l'éclipse du III^e^ siècle. Dioclétien et surtout Constantin, en tant que fondateur de la Deuxième Rome. Dans tous les cas, qu'il s'agisse aussi de la Perse, d'Athènes ou d'Alexandre, la comparaison avec le Passé n'utilise l'artifice du rhéteur qu'en vue d'un jugement moral et, comme tel, intemporel.

D'importantes études antérieures avaient frayé la route, notamment celles de Cameron pour Claudien et de Dagron pour Thémistius : elles ont été assimilées et enrichies de leurs interpénétrations. Il apparaît désormais qu'en parallèle avec la numismatique, la littérature commémorative introduit à l'idée-force de la propagande officielle, c'est-à-dire l'éternité cyclique de Rome, confirmée par les *Vota* des Empereurs. Il demeure cependant encore des questions à se poser. Par exemple, le *corpus* des Panegyriques latins intrigue. Pourquoi, ce saut entre Mamertin et Pacatus, alors qu'eussent pu être inclus et Symmaque et Ausone ? Le fait est-il accidentel ou bien doit-on, au contraire, supposer une intention ? Je note qu'Aurelius Victor, l'historien promu par Julien, réapparaît, après un long silence, au moment même où l'Éloge de Théodose vient clôre une collection inachevée depuis 363. Ce peut être une coïncidence aussi bien qu'un avatar politique qui marquerait alors une revanche sur les Valentiniens. N'insistons pas trop sur cette hypothèse, car ce serait s'exposer à la seule critique qu'encourt le livre de W. PORTMANN : celle de jongler avec les arrière-pensées négativistes.

J.-P. CALLU.

J. SVENBRO, *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce ancienne*, La Découverte : Paris, 1988, 267 pages.

Si les écritures avaient suscité de nombreux travaux anthropologiques, la lecture n'est que depuis peu un objet d'études. L'étude de la lecture en Grèce à l'intérêt d'offrir l'exemple d'une civilisation usant de notations alphabétiques, comme nous-même, et en même temps elle nous amène à découvrir que lire en Grèce n'avait rien à voir avec lire en France au XX^e^ siècle. Ce livre nous conduit de découverte en découverte sur la civilisation grecque. Ainsi voit-on comment l'écriture dont le but est de provoquer la lecture à haute voix instaure un jeu de pouvoir

entre le scripteur et le lecteur; le scripteur est censé se servir du lecteur, parfois tenu de prononcer un JE qui n'est pas le sien.

Chaque chapitre est l'analyse minutieuse d'un texte ou d'un document épigraphique. Le premier est consacré au mythe de Phrasikléia, un des mythes grecs sur l'invention des lettres. Le deuxième traite des premières inscriptions grecques où la pierre, le monument, parle en son nom. Le troisième montre que l'écriture grecque implique la lecture et est incomplète sans elle. Le quatrième s'attache aux effets de la prononciation du nom propre. Le cinquième étudie la légende de Kallirhoè, autre récit sur l'invention des lettres. Le chapitre six aborde un sujet essentiel, celui du sens de *nomos*, la loi. Jesper SVENBRO montre que *nomos*, comme *lex* implique une lecture, confrontant la fameuse analyse par MAGDELAIN de la loi romaine, aux faits grecs. Le septième, à partir du cadavre tatoué d'Épiménide sur qui on pouvait lire la loi, semble dire que si le roi est la loi vivante, la loi est le roi mort. Le huitième est consacré au célèbre poème 31 de Sappho dont Jesper SVENBRO fait une interprétation où l'écriture poétique signifie la mort du scripteur. Le neuvième chapitre traite de l'apparition de la lecture silencieuse. Enfin le dernier chapitre s'interroge sur les métaphores grecques qui associent lecture et pédérastie.

Cet ouvrage, certes consacré uniquement à la lecture grecque, est stimulant pour tous ceux qui s'intéressent à la lecture dans l'antiquité et plus généralement à la littérature. Il faut enfin rendre grâce à l'éditeur qui a reproduit sans les translitérer les textes grecs essentiels analysés par l'auteur.

Florence DUPONT.

Alfonso TRAINA, *Poeti latini (e neolatini). Note e saggi filologici*, III : Bologna, Pàtron editore, 1989, 335 pages.

Pour la troisième fois (cf. les comptes rendus, purement descriptifs, des deux premiers tomes par J.-P. NÉRAUDAU, dans cette revue, 55, 1977, p. 618-619 et 60, 1982, p. 545), A. TRAINA rassemble en un même volume des travaux antérieurement parus dans diverses publications et éventuellement remis à jour, ces *aggiornamenti* étant signalés par des crochets droits. Trente-quatre études au total, presque toutes postérieures à 1980, qui se répartissent en deux grands ensembles. Le premier comporte vingt articles traitant de divers problèmes de stylistique dont le thème général est en quelque sorte indiqué par le premier d'entre eux : *Epilegomeni a « Forma e suono »*; il s'agit donc d'un complément à l'ouvrage publié sous ce titre et dont j'ai moi-même rendu compte dans la *R. É. L.* (56, 1978, p. 440-442). L'auteur y développe sous différentes formes sa thèse générale d'un rapport de réciprocité entre les mots et les choses, entre le signifiant et le signifié (p. 10); il soutient que l'on sous-évalue l'importance du son comme créateur et sélectionneur de formes. Il en donne divers exemples; je retiendrai seulement la suggestion d'une répartition possible chez Virgile des emplois des synonymes *magnus, ingens* et *uastus* sur des bases phonétiques. Cette idée de l'importance des aspects phonétiques sous-tend la plupart des autres développements traitant de problèmes stylistiques sur des textes divers, dont je ne puis ici donner le détail; indiquons seulement qu'à côté de Virgile apparaissent les noms de Catulle (remarquable étude du poème 52), Sénèque, Ausone. L'auteur s'attache aussi aux problèmes stylistiques relatifs à la traduction; je noterai la comparaison intéressante qu'il fait, p. 115-131, de trois traductions différentes du *proemium* (v. 1-7) de l'*Énéide*; à relever encore, aux p. 153-163, une très riche étude de la formule épique *Iouis... et soror et coniunx* (*Aen.*, I, 46 sq.). Cet ensemble est complété par

trois articles, deux sur le « latin macaronique », illustré par le Mantouan Teofilo FOLENGO = Merlin COCAI (1491-1544), créateur d'un genre remis à l'ordre du jour par U. E. PAOLI (*Il latino maccheronico*, Firenze, Le Monnier, 1959), le troisième sur une création linguistique du même ordre, le néo-latin nord-américain, à propos du compte rendu d'une anthologie du genre : *Early American Latin Verse (1625-1825)* publiée par Leo M. KAISER, Chicago, 1984.

Le deuxième ensemble comprend d'abord huit études centrées autour de la figure de Giovanni PASCOLI (1855-1912), poète et latiniste, figure de proue de tout un mouvement littéraire et philologique qui, à côté de ou en rapport avec Benedetto CROCE, a profondément touché les milieux universitaires italiens pendant la plus grande partie de ce siècle. Divers aspects des travaux de PASCOLI nous sont révélés dans ces études, qui nous aident à prendre connaissance de l'homme et à saisir l'importance de son œuvre ainsi que l'influence qu'elle a eue. Cette deuxième partie est complétée par un appendice consacré à trois grandes figures de la philologie classique italienne, où nous retrouvons des marques de l'influence de PASCOLI : d'abord le compte rendu d'une biographie de Concetto MARCHESI par E. FRANCESCHINI (Padova, 1978), puis deux nécrologies : celle de Pietro FERRARINO et celle de Elio PASOLI; pour avoir été en rapports scientifiques épistolaires avec ce dernier, j'ai particulièrement apprécié le délicat et juste hommage ainsi rendu à l'homme et au savant.

L'intérêt de ce genre d'ouvrage est de rassembler de façon commode des publications éparpillées, le danger est la dispersion et le manque d'intérêt. Mais c'est aussi un critère impitoyable pour apprécier la profondeur et la cohérence d'une pensée. C'est ce qui nous frappe ici : une érudition exceptionnelle mise au service d'une grande vigueur d'analyse et d'une démarche scientifique rigoureuse assurent à ce volume, ou plutôt à ces volumes, une place de choix dans la recherche philologique et stylistique d'aujourd'hui.

J. HELLEGOUARC'H.

Yves CHEVREL, *La littérature comparée* (P. U. F.) : Paris, 1989, 127 pages.

Après deux chapitres, consacrés, l'un aux définitions de la littérature comparée, présentée comme « une démarche intellectuelle visant à étudier tout objet dit, ou pouvant être dit, littéraire en le mettant en relation avec d'autres éléments constitutifs d'une culture » (p. 7), l'autre aux problèmes soulevés par la définition et l'appréhension d'une œuvre étrangère (détermination des aires linguistiques et culturelles, statut des littératures classiques et régionales, principes de traduction), Y. CHEVREL évoque les différentes orientations d'une discipline qui est en pleine expansion : historiographie littéraire comparatiste, mythes littéraires, rapports de la littérature avec la paralittérature et les formes artistiques non verbales, recherches de poétique comparatiste (problèmes des contraintes linguistiques, des invariants, de la confrontation des poétiques occidentales et orientales...).

On ne peut que recommander aux spécialistes de la littérature latine dont l'étude implique la mise en relation avec la culture grecque, la lecture de ce petit livre, dense et clair, qui propose, avec bibliographie à l'appui, un panorama détaillé de l'état des recherches en matière de terminologie, de méthodologie et d'enjeux littéraires.

Jacqueline FABRE.